

Rémy Prin

*les pierres
&
l'âme*

*Fragments
arméniens*

Préface
Denis Donikian

PAROLE
OUVERTE



■ Geghard, chapelle de la Mère de Dieu (XIIe siècle) et khachkar sur la roche
“...Là, la nature des roches, à peine ourlée de l’imaginaire humain, ici l’objet construit de la culture...”



S'il ne reste rien de l'ancien Ayrvank (le " monastère de la caverne "), comme se nommait autrefois ce lieu, on n'a nulle peine à imaginer que cette montagne criblée de trous était dès le IV^e siècle peuplée de moines. La chapelle de la Mère de Dieu vers laquelle nous grimpons date du XII^e siècle et sur un replat à mi-distance, nous devinons ce qui rend cet endroit si prenant, l'étrange intimité de l'homme et de la pierre. Tout au long des siècles, on a su garder ici ce qui peut-être fondait spirituellement les grottes refuges. L'homme abrité dans les roches de la terre a continué de s'enfouir en elles, les marquant de ses empreintes, mais sans jamais s'en affranchir complètement.

Face à nous, d'énormes blocs fissurés, roches brutes, mais ça et là gravées de ces croix arméniennes aux courbes douces. Et plus haut, des pierres lisses, sculptées elles aussi, qui font façade à la grotte qu'on devine en arrière. Et l'on voit cela, côte à côte, qui coupe le souffle tant soudain la matière parle différemment : l'érosion des roches d'où les traces de sculptures émergent encore, et le lisse du basalte où l'entrelacs fait dans la pierre une transparence de dentelle. Là, la nature des roches, à peine ourlée de l'imaginaire humain, ici l'objet construit de la culture, quelques siècles plus tard sans doute, où le chant des assemblages se multiplie, frémissant d'énergie, de complexité reconnue. Et de l'un à l'autre, dans l'émotion, ce parcours d'humanité.

Nous avançons avec prudence vers cette chapelle précaire, à peine une architecture dans la roche, dans cet espace si étroit qu'un homme tient à peine devant l'autel, et qu'on se sent, au cœur de ces immenses falaises, dissous de légèreté, ténus comme ces quelques mètres gagnés jadis à la terre.

En bas, une fois franchie l'enceinte, devant nous le grand terre-plein dallé, le gavit et la cathédrale du XIII^e siècle. Tout autour, des rochers encore, distants, étage par étage où parfois des croix sont sculptées. On s'avance. L'entrée du gavit, sa façade sud et celle de l'église sont ponctuées de sculptures aériennes, motifs géométriques, oiseaux, ceps de vigne. Les princes Zakarian ont construit ces bâtiments en 1215, après avoir défait les Seldjoukides(*), et tout respire ici l'élégance retrouvée. Nous nous reposons sur un banc dehors, devant la porte sud de l'église, devant cette scène d'un lion combattant un buffle, l'emblème des princes. À côté, sur l'autre banc, trois moines en habit noir, " qui sont là pour l'office. " Plus loin, une petite fontaine où l'on se rafraîchit le visage, et Sona y boit avec

(*)
La première vague des Turcs Seldjoukides arriva d'Orient au début du XI^e siècle. Deux siècles plus tard, la puissante famille Zakarian, au pouvoir en Géorgie, fit la reconquête du nord et de l'est des territoires arméniens.

bonheur. L'enclos de Geghard, c'est la respiration de l'équilibre, dans un espace du dehors mesuré, face à la montagne.

Nous entrons dans l'ombre du gavit et de l'église, et le corps subit encore cet écart de lumière et de chaleur que nous éprouverons tout au long du voyage. Franchir la porte, c'est pénétrer dans l'intérieur du monde, se préparer au dialogue de soi seul peut-être avec la terre. Quelque chose entre la mort qui vient et la vie qui demeure. On s'est à peine habitués à cet espace sombre, à mi-regard, à mi-voix, qu'on avance au nord à travers un passage dans la pierre, vers le mausolée des Proshian, cette autre famille qui racheta le monastère à la fin du XIIIe siècle.



■ Geghard, gavit de l'église principale (1225), haut de fenêtre façade sud
“...tout respire ici l'élégance retrouvée...”

Et c'est à nouveau violemment en soi la puissance extrême des signes de la terre, comme si d'entrer plus profond dans la pierre où cette pièce est entièrement creusée jaillissait une lumière noire, un dialogue clos,



sans échappée. Nous sommes dans un tombeau, chambre étroite, haute, où d'immenses blocs pèsent sur le regard. D'en haut tombe un rai de lumière qui rend les parois plus grises encore. Au-dessus de l'arcade qui marque la place des tombes, des animaux sculptés, lisses, puissants et qui comme le gris vous imprègnent. Ces deux lions encordés tenus par une tête de taureau, et l'aigle au-dessous enserrant un bélier, ne disent rien du sens ou d'un symbole, mais leur présence extrême tient le corps. On voudrait reculer, s'extraire un peu de cette masse immense de pierre, creusée, décorée, mise en signes au cœur même de la terre. La mort dans ce tombeau de l'intérieur du monde, et la vie pétrifiée des bêtes, et sur l'autre paroi une croix immense d'entrelacs, des niches partout qui n'ouvrent sur rien, comme si l'on avait voulu explorer l'enfermement, dire l'inanité du temps humain même.



■ Geghard, mausolée des Proshian (1283)

“...des animaux sculptés, lisses, puissants et qui comme le gris vous imprègnent...”



■ Spitakawor, église de la Mère de Dieu, façade ouest
“.....le tambour et le toit, l'élégance comme une évidence.....”



On cherche. Plus bas, de l'autre côté d'un ruisseau, la marque semble-t-il d'un sentier. Il faut descendre, on se tient l'un l'autre, on s'agrippe aux rochers, ton corps tremble. Nous reprenons la passe, buissons plus drus, pente abrupte maintenant qui fait nous arrêter tous les vingt mètres, l'impression du corps qui s'épuise, l'énergie qui coule hors de soi, l'entêtement des pas l'un après l'autre.

Enfin, au-dessus des arbres, l'ocre de la coupole là-haut, des mètres encore, et blottie dans la roche l'eau de la source qui coule, fraîche. Jouissance sauvage du corps qui boit, qui s'asperge, qui respire, l'eau et l'air ensemble. Je te regarde, heureux de ce bout du monde, délivré, renaissant. Nous rions. Devant nous, l'immense paysage qui dévale, l'œil se perd ici et tout le corps, on ne sait plus rien que cela, être arrivés.

Contre le ciel, le tambour et le toit, l'élégance comme une évidence. En s'approchant, ce n'est pas la mémoire qu'on atteint, c'est une extrémité de soi-même insoupçonnée, les pierres un peu plus nues après l'effort pour les atteindre, cette intensité du dialogue de l'œil et des images. Au sud, une grande croix moulurée sur la façade, et sur les pierres d'appareil, des petites croix incisées, en rythme, comme des fleurs ça et là d'un parterre, qui feraient danse dans la lumière et l'air.

Nous entrons dans une petite cour. Pierres au sol des murs qui se délabrent. À la porte de l'église, un tympan entouré de *muqarna*(*) qui font le plein cintre. Une Vierge à l'enfant sur le tympan, qui naît d'un fond uni de la pierre. Quelques traits creusés profond, qui font les plis des vêtements, des traits d'ombre dans le soleil, l'orbe des yeux dans le visage penché de la mère : on se tait devant ce simple chant d'amour, l'enfant, la mère, le ciseau sur la pierre de ce sculpteur intense, exact, économe.

(*)
Muqarna : décor formé d'alvéoles, en nid d'abeille, d'origine islamique. Le mot est transcrit de l'arabe.

Dehors à nouveau, nous allons du soleil à l'ombre, cherchant pourquoi les hommes de ce pays sont venus bâtir en ces lieux extrêmes une telle merveille. Quel était le ressort ultime pour cette énergie folle ? Et pourquoi cet écart, ce vouloir d'exister aux limites ?

HRANT DINK

*Deux peuples proches,
deux voisins lointains*

op. cit.

quelques buissons, quelques amandiers seulement lèvent l'aridité, on mesure comme à l'infini, dans l'immense cirque des montagnes et l'immensité bleue de cette mer de Van, l'improbable du génie humain, là, dans la solitude et le difficile des roches. " *Tu vas voir Aghtamar sur le lac de Van et ta vie en sera bouleversée.* " Dès l'abord, ce lieu vous met en face de l'essentiel du monde.



■ Aghtamar, façade sud, Saül, Samuel, David et Goliath
" *...si maigre devant l'audace d'un enfant...* "



En avait-il compris la puissance, le roi Gagik(*), quand, après avoir déjà embelli Van, il entreprit de faire d'Aghtamar sa résidence ? Car cette église, seule aujourd'hui sur l'île, n'est pas d'abord un monastère pour le recueillement ou la prière à l'abri des regards. On construit ici, à partir sans doute de 915, un palais pour le roi et des demeures pour ses proches, en plus de cette église, hors du commun, royale elle aussi. Étrange endroit posé sur la roche, exigu mais immergé dans la grandeur, pour gérer les affaires d'un royaume. À la fin du XIIe siècle, la dynastie des Ardzrounis s'éteint, des princes kurdes occupent le palais, le détruisent sans doute. Seule l'église reste ancrée dans l'îlot précaire, protégée par le Catholicos venu s'y implanter du temps de Gagik, puis par le monastère qui s'établit ici(**).

Quand on monte de la rive et que l'église tout en haut du regard se dévoile peu à peu, c'est la simplicité des formes que l'on voit d'abord – toiture en cône, tambour à pans courts. Quelques pas encore, et bien avant de découvrir les sculptures, le sentiment que l'harmonie de ces formes est plus évidente, plus exacte qu'en maints autres lieux. On s'approche, d'abord vers ces murs ensoleillés, évidence là aussi de cette danse, séduisante de toute éternité, des pierres avec la lumière.

Et ce qu'on découvre là d'images en relief qui peuplent le lisse des pierres traverse le corps dans l'instant. Dans ces lieux rares d'extrême densité, vous savez d'emblée que ce qui vous emmène, là, sous votre regard comme un enfant sous les merveilles, n'aura pas de fin, que cet instant vous modifie, qu'il impulse au creux de vous comme un voyage sans fin. On ne sait pas dire cette réconciliation de l'humain dans les pierres, fulgurance amoureuse qui vous laisse désespéré, œil fébrile qui cherche à s'emplier, court d'un visage à l'autre, qui cherche à capter l'impossible mélodie de ce chant. On reste devant ce mur sud de longs instants, tous trois seuls sur cette île, comme écartelés d'un bonheur entre rose des pierres et bleu de l'air, et bleu de l'eau, parcourant en soi chacun ce qu'on ne peut pas dire.

Puis viennent les images. D'abord cette haute silhouette, un guerrier – l'épée, le bouclier, le casque sur le visage. Et son visage comme tout le corps, arrondi, figé, avant que la violence ne l'étreigne. Près de lui, un jeune homme, dans sa main une fronde. David le berger va frapper de sa pierre " Goliath l'étranger " (***) . À gauche de David, en médaillon, le visage de Samuel le prophète qui raconte cette histoire(****) et plus bas,

(*) Gagik, de la famille Ardzrouni, devient roi du Vaspourakan en 908. Il accède à la dignité royale avec l'accord de l'émir Yusuf d'Azerbeïdjan, puis des Byzantins. Durant son règne, le territoire vit en paix.

(**) Cf. JEAN-MICHEL THIERRY *Monuments arméniens du Vaspourakan* op. cit.

(***) C'est ainsi que Goliath est identifié, par l'inscription près de son visage. Le roi Gagik revendiquait de descendre de David par sa mère. Sources d'interprétation pour cette église d'Aghtamar : JEAN-MICHEL THIERRY, *Monuments arméniens du Vaspourakan*, op. cit. et TAKEKO HARADA, *The book of Ahtamar reliefs*, A Turizm Yayınları (2003)

(****) La Bible *Livre Ier de Samuel*, 13-54



■ Aghtamar, façade sud, le roi Saül et la fronde de David

“...et l'impuissance tragique du pouvoir...”

et de plus petite taille encore que le jeune David, Saül le roi régnant d'Israël, angoissé, peureux. Aux pieds des deux qui vont combattre, un cerf endormi, serré sur lui-même, et deux rosaces : l'indifférence du monde peut-être face aux enjeux de l'histoire. Extraordinaire scène où la parole en son cercle parfait dit les images qu'on voit, où le pouvoir du roi se fait si maigre devant l'audace d'un enfant, où l'intelligence du berger nu triomphe de la carapace du guerrier et de sa force dominante.

Mais devant ces images, si l'on identifie l'histoire, ce n'est pas ce récit d'abord qui monte en soi, mais la puissance absolue de ces figures, dans une sorte pourtant de singulière nudité de la pierre. De ces corps tous en méplat jaillit la variété du monde : la guerre, l'innocence, le savoir et l'impuissance tragique du pouvoir. Chaque silhouette, dans ses plis, dans ses gestes, écrit sa différence, et les visages, dont on dit que jadis les yeux étaient garnis de billes de turquoise, déclinent un à un, dans leur peu de traits et de relief, l'incertitude et la grandeur des vérités humaines.

Les historiens de l'art arménien(*) relèvent qu'Aghtamar est une rupture, une exception “ royale ” qui s'ouvre presque impudiquement à l'image. Si tout l'édifice est en effet couvert de sculptures, les images s'articulent sans cesse aux motifs, aux frises, mêlant les scènes bibliques à un bestiaire échevelé, entrelacé dans le végétal. Et l'on pressent très vite, en commençant le parcours, qu'ici aussi est un lieu des

mélanges. Motifs proches des décors islamiques, animaux dont les postures évoquent l'art des steppes, mais encore disent les experts, influences des arts sassanide et abbasside, et bien sûr de l'ancien art chrétien, celui de Syrie. C'est pourtant le cœur du génie arménien qui s'exprime ici, mais ouvert déjà aux vents du monde. À regarder ce dialogue – ou cette lutte, on ne sait – entre l'aigle et la colombe, les courbes de ces corps d'oiseaux, ou bien cette étrange présence et distance à la fois des visages, c'est la même rencontre qu'en d'autres sites qu'on vit à nouveau. Mais il

(*)

par exemple

MOURAD HASRATIAN

Histoire de l'architecture arménienne

Sources d'Arménie (2010)



y a ici du détail, de la profusion, comme une richesse dans le peuplement des figures, qui, dirait-on, les réconcilient avec la lumière et tout regard porté sur elles.

Puissance des formes et des images, chacune appelant l'autre, chacune hélant le corps qui s'approche, qui s'arrête, nous voulons boire à ces murs, à ces couleurs tendres des pierres que Gagik fit venir de la ville de Kotom, cent kilomètres au sud, qu'il venait de prendre aux Arabes. Le chevet maintenant, c'est en plein soleil un paysage d'humanité. L'architecture – dièdres, pignon, fenêtres – organise les motifs et les images. Ceux-là tracent de grandes frises qui rendent lisibles les images, qui dialoguent avec elles. Et celles-ci magnifient les animaux et les hommes : au centre, entre deux têtes de lion, Adam, au visage comme un Christ, avec cette inscription " Et Adam nomma tous les animaux et les bêtes sauvages "(*). Plus bas, Grégoire l'Illuminateur et Jean-Baptiste, en voisins... et ces visages toujours des saints, face à vous, leurs regards entre bienveillance et question, comme si les images nous scrutaient, en vérité, bien plus profondément que nos yeux mobiles, papillonnant sans cesse autour d'elles.

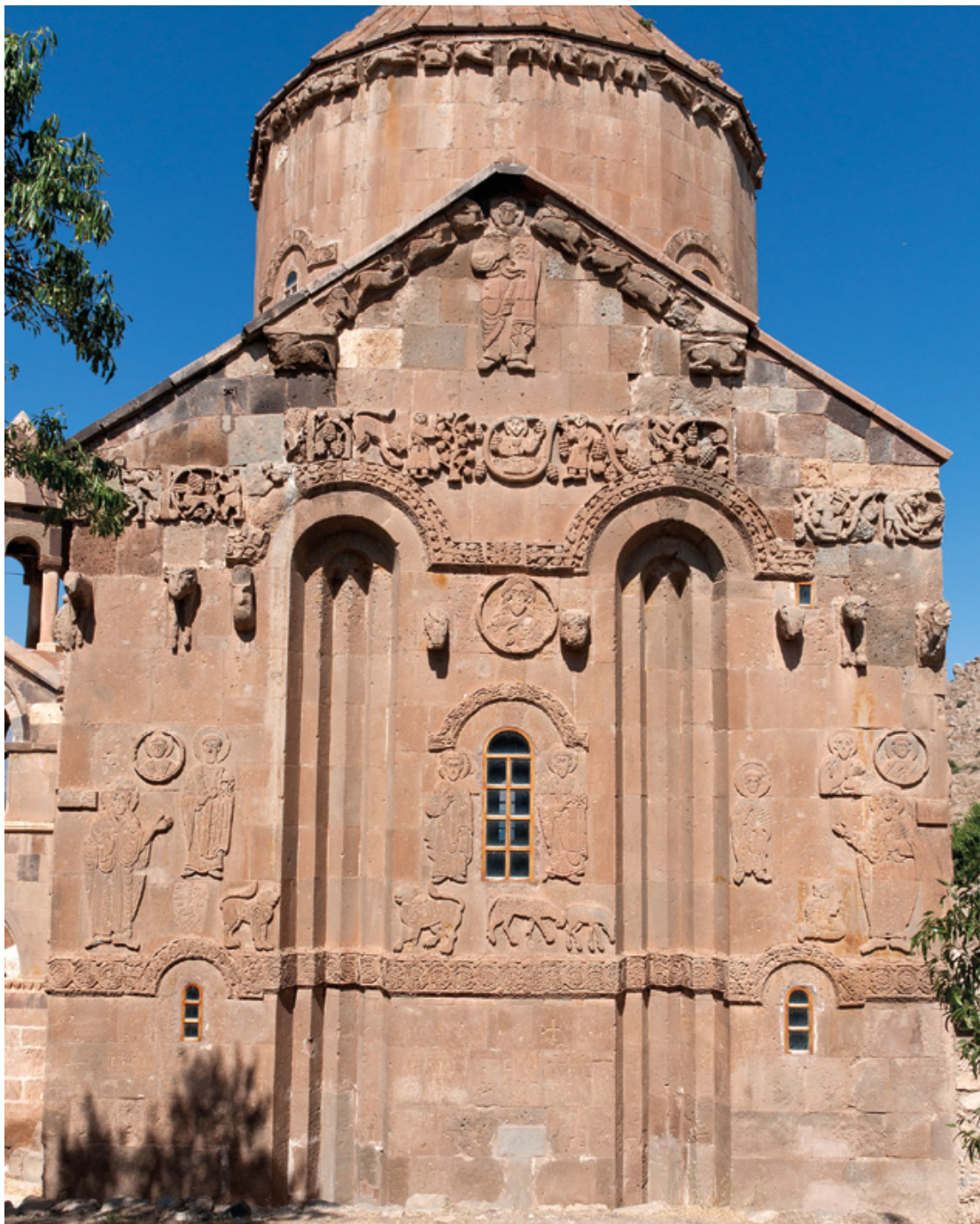


■ Aghtamar, façade sud, l'aigle et la colombe
“...comme une richesse dans le peuplement des figures...”

Très lentement, on tourne autour de ces murs, lumière, ombre, et lumière. Chaque image nous attend dans l'immobile des pierres, et dans chacune le souffle, ce qui met le corps en partance, l'âme qui tend sous le vent la voile. Rien ici qui n'appelle vers l'ailleurs, un voyage qu'on ne sait pas, ces trois visages et ces mains emmêlées des Hébreux dans la fournaise, ou tout autour, en hauteur, ces hommes et ces bêtes en fusion presque avec les grappes de la vigne, que la lumière des heures rend tour à tour vivants. Quel est cela, qui soudain nous anime, comme souvent en ces hauts lieux d'humanité ? Cela, qui dévoile dans l'intérieur de soi des territoires jamais auparavant imaginés. Cela, qui tient le corps, et le bouge, l'ouvre, y rayonne...

(*)
La Bible
Genèse, II, 20

On marche, on nomme les images, Jonas et son voyage au cœur de la baleine, Abraham qui s'apprête à sacrifier son fils... un homme s'approche, nous écoute – je m'aperçois qu'il y a maintenant des visiteurs – heureux de notre émerveillement, lui l'Arménien de Tabriz, “ là-bas, en Iran ”, dit-il en faisant un grand geste rieur dans le paysage. Je le regarde comme un bienfaiteur m'aidant à retrouver la terre ferme.



■ Aghtamar, le chevet

“...c’est en plein soleil un paysage d’humanité...”

Sommaire

<i>Préface</i> Denis Donikian	11
<i>Avant...</i>	13
<i>Les pierres, comme un pays...</i> en Arménie (2004)	17
<i>Pourquoi ?</i>	18
<i>Bjni</i>	20
<i>Dans la vallée des fleurs</i>	23
<i>Le lac</i>	28
<i>Sevan</i>	39
<i>Musée</i>	44
<i>Haghartsin</i>	45
<i>Gochavank</i>	47
<i>Dormir au pensionnat</i>	50
<i>Gravité des frontières</i>	51
<i>Kirants</i>	58
<i>Les pierres de l'histoire</i>	68
<i>Les pierres et l'homme</i>	82
<i>Une bataille, ici</i>	91
<i>Fondations</i>	95
<i>Rayonnements</i>	103
<i>Grandeur dans les failles</i>	115
<i>Lente, douce</i>	124
<i>Identités</i>	130
<i>Le long de la rivière Kasagh</i>	140
<i>L'Aragats</i>	145
<i>Nostalgies désolées</i>	150
<i>Retour à l'origine</i>	164
<i>Ville, langue, image</i>	170
<i>Réseaux</i>	177
<i>Voisins d'humanité</i> interface	181
<i>" Nous sommes tous... "</i>	182
<i>Le sacre des pierres</i>	184
<i>Dans le village...</i>	186

<i>Les ruines de l'âme</i> en Turquie (2010)	191
<i>Pourquoi ?</i>	192
<i>Garder le troupeau</i>	194
<i>Premiers mélanges</i>	198
<i>Les bribes, au-dessus du néant</i>	201
<i>Recoudre les mondes</i>	207
<i>Pierres étrangères</i>	214
<i>Survivante</i>	218
<i>Gravité des frontières, encore</i>	221
<i>Celui qui veille</i>	223
<i>Conscience de la violence</i>	228
<i>Dans les pierres, l'âme...</i>	231
<i>La croix et la bannière</i>	242
<i>Traces des femmes</i>	248
<i>Le sublime et l'oubli</i>	252
<i>Tisser, mélangés</i>	258
<i>La racine et l'exil</i> finir... ..	263
<i>Index des lieux</i>	268